Extrait de la publication

LE DERNIER SEIGNEUR DE MARSAD

Extrait de la publication

CHARIF MAJDALANI

LE DERNIER SEIGNEUR DE MARSAD

roman

ÉDITIONS DU SEUIL
25, bd Romain- Rolland, Paris XIV

Extrait de la publication

© Christian Bourgois Éditeur, 2012, pour la citation
d'António Lobo Antunes en exergue

ISBN 978-2-02-112303-6

© Éditions du Seuil, août 2013

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

Extrait de la publication

« Et alors j'ai compris son désir de durer à travers des murs et des récoltes. »

António Lobo Antunes,
La Nébuleuse de l'insomnie

Extrait de la publication

Extrait de la publication

1

Le quartier en avait connu d'autres, bagarres entre chefs de clan, fusillades, intrusions des habitants de Basta ou meetings politiques houleux, mais rien ne marqua davantage les esprits que l'enlèvement de la fille cadette de Chakib Khattar, au matin de cette journée de mai 1964. Pourtant, la fille du notable n'avait pas fui avec un musulman de Basta, ni avec un pauvre hère sans famille, venu d'ailleurs et qui l'aurait enjôlée, elle avait simplement disparu en compagnie de Hamid, bras droit de Chakib à l'usine et fils d'Abdallah, le régisseur des biens des Khattar. Lorsque le bruit s'en répandit, les scénarios se multiplièrent, ainsi que les histoires sans queue ni tête, et pendant longtemps les versions sur les faits se contredirent et se nourrirent les unes les autres pour finir par constituer une véritable légende. Contrairement à ce que l'on raconta les jours suivants, Hamid Chahine n'entra pas ce matin-là, qui était un dimanche, dans la maison des Khattar où l'attendait

Extrait de la publication

Simone, il ne l'emmena pas après avoir sommé sa dame de compagnie, sa cuisinière et même le *sofragui* noir de l'accompagner, et Chakib Khattar ne revint pas de la messe pour trouver la demeure vide et son personnel disparu en même temps que sa fille. Simone ne se laissa pas non plus, comme on le prétendit, enlever de l'église où elle aurait fait en sorte d'être enfermée, après le service religieux, feignant de rejoindre pour un instant le curé dans la sacristie avant de se cacher dans les arcanes de Saint-Michel, dans les salons de réception, les chambres qui sentent l'encens, les garde-robes où sont rangées les chasubles et les robes mauves, dorées, ou noires, ressortant une fois tout le monde parti et la porte refermée dans un grand écho sec, attendant ensuite Hamid derrière l'iconostase. Cela ne se passa pas ainsi, même si les histoires de ce genre allaient encore longtemps courir et faire pétiller les conversations. Le plus vraisemblable est qu'au moment où ses parents et sa nourrice partirent, à pied – Saint-Michel n'étant qu'à une rue de chez les Khattar –, Simone, qui avait déposé la veille deux valises devant le portail du jardin, à charge pour Hamid ou un de ses amis de venir les récupérer, sortit dans une robe très sobre comme si elle allait à la communion. Mais au lieu de prendre comme tout le monde par la rue principale, elle tourna à gauche et remonta la traverse des villas à l'extrémité de laquelle, en ce dimanche tranquille, elle

put sans être vue monter dans la petite automobile que Hamid avait empruntée au fils Smaïra.

Que la nouvelle de l'enlèvement fut répandue par les femmes de chambre, les cuisinières et le *sofragui*, par l'intermédiaire des chauffeurs et des jardiniers, cela ne fait aucun doute, et il ne fait pas de doute non plus que l'atmosphère même des repas du dimanche dans le quartier en fut profondément modifiée. Les Khattar, eux, devaient aller manger chez leurs cousins, à deux rues de la leur. Ils ne s'y rendirent pas, évidemment. Leurs cousines leur apportèrent quelques plats sous de grandes serviettes, comme s'il y avait eu un deuil. La porte de leur maison était ouverte, on entrait et on sortait l'air éploré et, à l'intérieur, une ambiance de drame régnait. Évelyne Khattar était dans un grand fauteuil, les yeux rougis et le mouchoir à la main. Ses filles aînées l'entouraient, avec des regards de saintes-nitouches dans lesquels on pouvait lire un reproche muet (« Comment a-t-elle pu faire *ça* à sa mère ? »). Les bonnes et les dames de compagnie debout dans les embrasures observaient le salon comme le régisseur et le personnel d'un théâtre scrutent la scène durant le spectacle. Quelques femmes de la branche cadette ou de la clientèle des Khattar étaient assises dans des canapés ou sur des chaises, en habits du dimanche mais avec des mines de circonstance, jetant de temps à autre à Chakib des regards craintifs, tandis que ce dernier se tenait droit et raide dans son fauteuil, moins

catastrophé que songeur, moins en colère et tonitruant comme à son habitude que profondément absorbé dans ses pensées. Certains de ses fidèles lui avaient demandé s'il souhaitait que l'on allât voir chez les Rjeili, les plus proches parents de Hamid, si Simone y était. Mais c'était risquer de mettre le feu aux poudres, et Chakib avait interdit que l'on fît quoi que ce soit pour l'instant. Cela n'empêchait pas les visiteurs, ou le personnel, à chaque passage devant l'une ou l'autre des fenêtres, de jeter un œil, par-delà les arbres du jardin des Khattar, sur la rue principale qui descend vers la ville, tranquille en ce dimanche, et de l'autre côté, sur la rangée de magasins fermés, et au milieu de ceux-là sur celui de Costa Rjeili, aux devantures de bois closes, et de se demander de quoi le lendemain serait fait, quand l'agitation de la rue ne parviendrait plus à cacher ce fait flagrant, cette chose incroyable, à savoir que cette devanture alors serait ouverte et que Costa, l'oncle de Hamid, serait là, travaillant comme à l'accoutumée en face de chez les Khattar. Tout cela augurait sans doute de lendemains fertiles en rebondissements, et les regards, se détournant de la fenêtre, revenaient se poser sur Chakib Khattar, toujours raide et pensif.

Ce à quoi ne pouvait sans doute s'empêcher de penser Chakib Khattar à ce moment, au milieu du magma de songes qui l'assaillait, au sein d'images indomptables et folles de sa fille cadette, sa préférée et de loin,

Extrait de la publication

c'était à Hamid Chahine, qui avait eu l'audace inouïe de le défier. De ce jeune homme qu'il connaissait très bien, trop bien peut-être, il revoyait parfaitement la figure, les attitudes, la tenue, il entendait sa voix, il entendait à nouveau résonner les paroles qu'il avait tenues quand il s'était trouvé là, assis devant lui, dans le même fauteuil que l'une de ces petites femmes de Marsad, venue en pleureuse aujourd'hui, vêtue de noir, en chignon. Et ces détails, ce grain de voix, ce regard doux, posé mais ferme et par moments dur et ironique, ce costume un peu trop grand pour lui, mais en définitive seyant et que Chakib avait jugé avoir été prêté à Hamid par un ami, tous ces détails auxquels il n'avait pas accordé la moindre importance sur le moment, Chakib Khattar les voyait soudain resurgir dans sa mémoire avec une netteté effrayante, comme s'il les avait involontairement tenus en réserve, intacts, dans un coin de sa mémoire, sachant devoir un jour les faire redéfiler devant lui, pour les regarder d'un autre œil. Au sein de tout ce qu'il savait sur ce garçon, au milieu de toutes les images qu'il avait de lui, mangeant à sa table, hébergé chez lui, là-haut, dans une des chambres de la demeure immense, travaillant en face de lui à l'usine où il l'avait embauché pour un poste important, une seule lui revenait qui abolissait toutes les autres, qui les rendait toutes fausses, comme si le jeune homme s'était soudain montré là sous son vrai jour, et que tout le reste n'avait été que tromperie :

Extrait de la publication

celle de l'entretien qu'ils avaient eu tous les deux, le jour où Hamid était venu lui *parler de sa fille*, comme on dit ici. Car il était en effet impensable que Chahine ait enlevé Simone, et que celle-ci ait accepté de partir ainsi, sans qu'au préalable il y ait eu de la part des deux amants une tentative pour obtenir selon les règles ce que finalement ils allaient arracher par la force. Or la rencontre avait eu lieu et on peut facilement l'imaginer, tant il y en eut de semblables à Marsad et dans tout le Liban. Voici Hamid Chahine qui entre dans le salon où quelques semaines plus tard les Khattar et tous les clans alliés se tiendront après l'enlèvement. Ce n'est pas la première fois qu'il y met les pieds, loin s'en faut, mais il est sans doute si tendu, ce qu'il vient demander est tellement en rupture avec tout ce qui a toujours été convenu implicitement entre lui et les Khattar, que c'est comme s'il découvrait le mobilier moderne, les tapis de Kachan, l'argenterie sur les dressoirs et les porcelaines sur les tables. Au milieu de tout cela, Chakib Khattar est assis dans un grand canapé, et sa femme dans un fauteuil, elle très curieuse, lui volontairement renfrogné, et tous deux dans des vêtements de soirée, parce qu'ils ont un dîner et ont accepté de recevoir pour cinq minutes le garçon, à la demande de Simone. Cette trop brève concession est de mauvais augure, et sans doute Hamid ne se fait-il aucune illusion, mais il est venu malgré tout, sur l'insistance de Simone, vêtu de ce costume mal taillé mais qui lui donne quand

Extrait de la publication

même de l'allure, et sans doute Chakib est-il surpris par l'assurance du regard, par les mots que son employé prononce en entrant, par son regard sombre et sérieux. Néanmoins le notable ne bouge pas de son canapé, il agit comme si Hamid comparaissait pour la première fois devant lui, il fait juste un signe au garçon, comme il le fait habituellement aux membres de sa clientèle, à ses contremaîtres, à ses chauffeurs quand ils ont une doléance ou viennent lui faire un rapport, et cela ulcère profondément Simone qui se sent directement humiliée et en veut profondément à son père, car cette manière de s'adresser à Hamid comme s'il était un étranger est un message à elle envoyé. Entre-temps, Hamid a opéré une petite torsion du buste en avant pour saluer, comme s'il était face à des étrangers, et s'est assis dans un fauteuil que Chakib lui a désigné. Il y a ensuite un moment de silence gêné, puis Chakib, de sa voix grave, toujours cérémonieuse, dit à Hamid en le regardant fixement de ses yeux bleus et durs qu'il a accepté de le recevoir sur la demande insistante de Simone, il dit cela comme s'ils ne s'étaient pas vus tous les deux le matin même, à l'usine, comme si entre eux il n'avait pas été question des dernières commandes de marbre ou d'une livraison en retard au port. Puis il se tait, et Hamid se sent alors probablement devant une sorte de précipice vertigineux, de vide inouï dans lequel il doit se jeter, de silence dans lequel il va devoir parler, sans appui ni secours, et tenir des propos qui soudain

Extrait de la publication

peut-être lui paraissent osés et absurdes. Sans regarder Simone, pour ne pas lui dévoiler son désarroi et sa colère d'avoir été conduit dans ce piège, mais désireux surtout de ne pas démériter à ses yeux, il laisse passer un moment, puis se lance, et annonce ce qu'il a à annoncer, il fait la demande pour laquelle il est venu, non pas, certes, une demande en mariage, ce serait grotesque, mais une demande de fiançailles, déclarant par civilité, pour clore son petit discours en montrant qu'il n'est pas naïf, et pour ne pas laisser Chakib le surprendre et l'humilier, que sa demande peut paraître outrecuidante, qu'il n'a pas pour l'instant les moyens d'offrir à Simone le train de vie auquel elle est habituée, mais qu'il a étudié la question, qu'entre la jeune femme et lui, il y a des choses indéfinissables, bien au-delà des simples détails matériels, et que de toute façon jamais il ne laissera sa future femme déchoir, qu'il la rendra plus heureuse que n'importe quelle épouse. Puis il se tait et le silence pénible, lourd, culpabilisant se réinstalle, laissant ses propos suspendus, puis leur impact retomber lentement, mollement, et tout alors lui paraît ridicule, dépourvu de sens, et, d'après ce que j'appris plus tard sur cette scène, Hamid Chahine en garda toujours un souvenir cuisant, et le plus insupportable de sa vie. Chakib, qui a écouté en silence, la lèvre inférieure remontée sur la lèvre supérieure dans une moue dubitative, les sourcils froncés comme dans une attitude de préoccupation extrême, mais le regard

Extrait de la publication

ailleurs, Chakib finalement, sans bouger, revenant simplement de sa distraction vers le propos tenu dans son salon et qui en définitive lui semble oiseux, fixant de ses yeux d'aigle ou de loup le malheureux prétendant, lui demande froidement, presque avec mépris, s'il n'a pas de famille. La question est d'autant plus glaçante que Chakib connaît parfaitement Abdallah Chahine, le père de Hamid, il l'a chargé de gérer pendant des décennies et jusqu'à sa mort les terres agricoles des Khattar à Kfar Issa, sans compter que le notable sait aussi qui sont les oncles du jeune homme, sa mère, ses tantes. Hamid, qui a saisi le sens de la question, sans se démonter mais sous le regard atterré de Simone, répond oui, bien sûr, et Chakib, sans transition, lui demande : « Alors, que pense ta mère de tout cela ? » « Elle n'en pense rien, je ne l'ai pas mise au courant, ceci est mon affaire et celle de personne d'autre », répond Hamid qui s'interrogera toujours pour savoir s'il réussit à ce moment à faire cette réponse à cause de sa colère rentrée ou parce qu'il était habitué à Chakib, c'était son patron et il avait souvent avec lui des discussions, même si celle-ci semblait devoir être la dernière. À ce moment, il apparaît clairement à Simone que tout est définitivement compromis et elle lance à son amant des regards suppliants. Sans cesser de fixer Hamid, Chakib se lève alors en déclarant : « Je suis certain, et tu le sais parfaitement, que ta mère désapprouverait aussi bien que moi ton

projet. » Puis, sans attendre la réponse, il déclare que l'entretien est terminé et qu'il ne veut plus entendre parler de tout cela.

Ce à quoi Chakib Khattar doit aussi songer, en cet après-midi de l'enlèvement de sa fille, assis dans son salon comme au milieu d'un rite funéraire entretenu par les femmes du quartier et par ses sœurs, ses belles-sœurs et les membres de sa clientèle, c'est à tout ce qui s'est produit avant cette rencontre calamiteuse, notamment depuis le moment où sa fille avait sollicité un entretien discret pour lui annoncer qu'elle aimait le fils Chahine. Lors de cette conversation, à laquelle sa mère, mise au courant une heure auparavant, l'avait encouragée, Chakib, pour la première fois de sa vie, avait été sec et cassant avec Simone, il avait répondu que de ce genre de relation et de déclassement il ne voulait pas et qu'il comptait sur elle, sur sa raison et son entendement, pour ne plus y penser, qu'il lui interdisait désormais de voir Hamid, que ce dernier était un employé des Khattar sans plus, le fils de leur régisseur, que c'était certes un garçon intelligent, fiable, mais que pour elle ce n'était pas un parti envisageable et que par ailleurs il fallait qu'elle se souvienne qu'elle était depuis longtemps promise à Noula Tamer. Après quoi, il avait feint de ne plus y songer, mais n'avait cessé en réalité d'y penser. À l'usine, il observait discrètement Hamid, son air strict et un peu hautain, il devenait plus attentif à ses regards, à ses mains, à ses

Extrait de la publication

paroles, et nul ne pourra jamais savoir ce qu'il y trouvait, ce que tout cela lui inspirait. Les ouvriers et les contremaîtres de l'usine avaient remarqué que Chakib aimait bien ce garçon, mais sans doute pas au point de lui accorder la main de sa fille. Il devait aimer sa rectitude un peu rêche, son humour froid, son regard splendide, malgré sa figure osseuse et sa mâchoire proéminente qui lui donnaient un air d'ascète amusé, et durant cette période d'observation inquiète le notable ne détecta rien qui pût confirmer une possible relation entre le garçon et sa fille. On le mit pourtant en garde à plusieurs reprises, pendant les parties de cartes où l'un ou l'autre de ses partenaires, un négociant de Ras Beyrouth ou un homme politique musulman de Basta, lui faisait entendre qu'il devrait être plus attentif aux agissements de sa fille, ou pendant des dîners où quelque convive malintentionné faisait une allusion aux parties de tennis de Simone avec un garçon *pas de son rang*. Chakib à chaque fois convoquait Simone, lui demandait si ce qu'il entendait était vrai mais elle restait vague, de peur de se voir interdire les sorties, le tennis, le cinéma et de n'être plus autorisée qu'à recevoir des visiteurs à la maison. Une fois la tourmente passée, elle recommençait à voir Hamid, et ce qu'en revanche Chakib dut se demander, en cet après-midi où tout fut consommé, et même auparavant, chaque jour où il observait Hamid à l'usine, essayant de déchiffrer dans ses mots, dans sa voix, les indices d'un trouble,

d'une faute, un sentiment de culpabilité, une dissimulation quelconque, sans jamais rien trouver, ce qu'il dut se demander, c'était s'il avait bien agi en faisant venir le fils de son régisseur de Kfar Issa à Beyrouth et de le faire habiter avec sa famille. Il dut surtout se demander depuis quand les deux jeunes gens avaient cette attirance l'un pour l'autre, comment, pendant des années, nul ne s'en était aperçu. Sauf que, évidemment, le notable avait, presque à la légère, tout fait pour que cela arrive, à cette différence près qu'il était si confiant dans la conscience que sa fille devait avoir de sa supériorité qu'il ne pensait pas qu'elle regarderait Hamid avec un quelconque intérêt. Cela ne lui était même pas venu à l'esprit, d'autant sans doute aussi que Hamid et Simone se connaissaient enfants, à Kfar Issa, et que généralement, quand ces relations d'enfance perdurent, elles demeurent plus fraternelles qu'autre chose.

Or c'était évidemment une grosse erreur, car à partir de vingt ans Hamid devint membre du petit groupe d'amis constitué par les garçons et les filles du quartier des villas de Marsad. J'étais moi aussi de ce groupe, j'appartenais même à son noyau le plus ancien, avec Michel Khattar, le frère de Simone, et cette dernière. Hamid n'était pas du même niveau social que la plupart d'entre nous, mais il avait la même éducation et souvent plus de culture que la plupart des gandins que nous fréquentions, ces fils de notables, de négociants et d'hommes politiques. On ne faisait pas un pique-

Extrait de la publication

Extrait de la publication

Extrait de la publication